

LES ATROCITÉS ALLEMANDES

UN DOCUMENT ÉCRASANT

RAPPORT DE LA COMMISSION D'ENQUÊTE FRANÇAISE

Nous commençons à publier aujourd'hui le rapport officiel de la Commission d'Enquête Française sur les atrocités allemandes commises dans les Départements Français occupés par les envahisseurs.

Par décret en date du 23 septembre, une commission fut instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens.

Chargés, en vertu d'un décret du 23 septembre dernier, d'aller procéder sur place à une enquête, relativement aux actes commis en violation du droit des gens, dans les parties du territoire français que l'ennemi a occupées, et qui ont été reconquises par les armées de la République, nous avons l'honneur de vous rendre compte des premiers résultats de notre mission.

Nous vous apportons déjà, monsieur le président, une ample moisson de renseignements. Elle ne comprend, cependant, qu'une part assez restreinte des constatations nous aurions pu faire, si nous n'avions soumis à une critique sévère et à un contrôle rigoureux chacun des éléments d'information qui se sont présentés à notre examen.

Dans ces conditions, nous avons la ferme assurance qu'aucun des incidents dont nous avons fait état ne saurait être discuté de bonne foi. La preuve de chacun d'eux, d'ailleurs, ne résulte pas seulement de nos observations personnelles; elle se fonde principalement sur des documents photographiques et sur de nombreux témoignages reçus en la forme judiciaire, avec la garantie du serment.

La tâche à laquelle nous nous sommes appliqués tous les quatre, dans une étroite communauté d'impressions et de sentiments, nous a paru souvent pénible, devant les spectacles lamentables que nous avons eus sous les yeux.

Elle eût été vraiment trop douloureuse, si nous n'avions trouvé un puissant réconfort dans la vue des troupes merveilleuses que nous avons rencontrées sur le front, dans l'accueil des chefs militaires, dont le bienveillant concours ne nous a jamais fait défaut, et dans l'aspect des populations admirables qui supportent avec la résignation la plus digne des calamités sans précédent. Dans les régions que nous avons traversées, et notamment dans ce pays de Lorraine qui fut si fréquemment victime des fléaux de la guerre, nous n'avons entendu ni une sollicitation, ni une plainte; et pourtant, les misères affreuses dont nous avons été les témoins dépassent en étendue et en honneur ce que l'imagination peut concevoir.

De tous côtés, le regard se pose sur des décombres; des villages entiers ont été détruits par la canonnade ou par le feu; des villes autrefois pleines de vie ne sont plus que des déserts remplis de ruines, et quand on visite les lieux désolés où la torche de l'envahisseur a fait son œuvre, on a continuellement l'illusion de marcher parmi les vestiges d'une de ces cités antiques que les grands cataclysmes de la nature ont anéanties.

On peut dire, en effet, que jamais une guerre entre nation civilisées n'a eu le caractère sauvage et féroce de celle qui est en ce moment portée sur notre sol par un adversaire implacable. Le pillage, le viol, l'incendie et le meurtre sont de pratique courante chez nos ennemis; et les faits qui nous ont été journellement révélés, en même temps qu'ils constituent de véritables crimes de droit commun, punis par les codes de tous les pays des peines les plus sévères et les plus infamantes, accusent dans la mentalité allemande, depuis 1870, une étonnante régression.

Les attentats contre les femmes et les jeunes filles ont été d'une fréquence inouïe. Nous en avons établi un grand nombre, qui ne représentent qu'une quantité infime auprès de ceux que nous aurions pu relever; mais, par un sentiment très respectable, les victimes de ces actes odieux se refusent généralement à les révéler. Il en aurait été moins commis, sans doute, si les chefs d'une armée dont la discipline est des plus rigoureuses s'étaient inquiétés de les prévenir; on peut, toutefois, à la rigueur, ne les considérer que comme les actes individuels et spontanés de brutes déchainées; mais il n'en est pas de même de l'incendie, du vol et de l'assassinat; le commandement, jusque dans ses personifications les plus hautes, en portera, devant l'humanité, la responsabilité écrasante.

Dans la plupart des endroits où nous avons fait notre enquête, nous avons pu nous rendre compte que l'armée allemande professe d'une façon constante le mépris le plus complet de la vie humaine, que ses soldats et même ses chefs ne se font pas faute d'achever les blessés, qu'ils tuent sans pitié les habitants inoffensifs des territoires qu'ils envahissent, et qu'ils négligent, dans leur rage homicide, ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants. Les fusillades de Lunéville, de Gerbéviller, de Nomeny et de Senlis en sont des exemples terrifiants; et vous lirez, au cours de ce rapport, le récit de scènes de carnage auxquelles des officiers eux-mêmes n'ont pas eu honte de prendre part.

L'esprit se refuse à croire que toutes ces turqueries aient eu lieu sans raison.

Il est pourtant ainsi. Les Allemands, il est vrai, en ont toujours donné le même prétexte, en prétendant que des civils avaient commencé à tirer sur eux. Cette allévation est mensongère, et ceux qui l'ont produite ont été impuissants à la rendre vraisemblable, même en tirant des coups de fusil dans le voisinage des habitations, comme ils ont l'habitude de le faire pour pouvoir affirmer qu'ils ont été attaqués par les populations innocentes dont ils ont résolu la ruine ou le massacre. Nous en avons maintes fois recueilli les preuves; en voici une, entre bien d'autres: en son, une détonation ayant retenti pendant que M. l'abbé Colin, curé de Cressinard, se trouvait auprès d'un officier, celui-ci s'écria:

Une lettre de France

(Communiqué à l'Abéille par notre collaborateur et ami, M. Oh. de la Vasselais.)

Lafayette, Lne, 27 janvier 1915. Monsieur le rédacteur: Il y a quelque temps je vous faisais parvenir la nouvelle reçue de France qu'un pauvre vieux prêtre avait été fusillé par les allemands lors de la prise de Deuville, petit village de Lorraine.

De même que la vie humaine, la liberté des gens est, de la part de l'autorité militaire allemande, l'objet d'un absolu dédain. Presque partout, des citoyens de tout âge ont été arrachés à leurs foyers et emmenés en captivité. Beaucoup sont morts ou ont été tués en route.

Puis encore que le meurtre, l'incendie est un des procédés usuels de nos adversaires. Il est couramment employé par eux, soit comme élément de dévastation systématique, soit comme moyen d'intimidation. L'armée allemande, pour y parvenir, possède un véritable matériel, qui comprend des torches, des grenades, des fusées, des pompes à pétrole, des baguettes de matière fusante, enfin des sachets contenant des pastilles composées d'une poudre comprimée très inflammable. Sa fureur incendiaire s'affirme principalement contre les églises et contre les monuments qui présentent un intérêt d'art ou de souvenir.

Dans les départements que nous avons parcourus, des milliers de maisons ont été brûlées; mais, nous n'avons constaté par nos procès-verbaux d'enquête que les incendies allumés dans une intention exclusivement criminelle, et nous n'avons pas cru devoir mentionner ceux qui, comme à Villotte-devant-Louppy, à Rembercourt, à Mogneville, à Amblaincourt, à Pretz, à Louppy-le-Château, etc., ont été occasionnés par les obus, au cours de combats violents, ou sont dus à des causes qu'il n'a pas été possible de déterminer d'une façon tout à fait certaine. Les quelques habitants qui sont restés au milieu des ruines nous ont fait, d'ailleurs, à cet égard, des déclarations pleines de loyauté.

En ce qui concerne le vol, nos constatations ont été incessantes, et nous n'hésitons pas à dire que partout où une troupe ennemie a passé elle s'est livrée, en présence de ses chefs, et souvent même avec leur participation, à un pillage méthodiquement organisé. Les caves ont été vidées jusqu'à la dernière bouteille, des coffres-forts ont été éventrés, des sommes considérables ont été dérobées ou extorquées; une grande quantité d'argenterie et de bijoux, ainsi que des tableaux, des meubles, des objets d'art, de la lingerie, des bicyclettes, des robes de femme, des machines à coudre, et jusqu'à des jouets d'enfants, après avoir été enlevés ont été placés sur des voitures, pour être dirigés vers la frontière.

Contre toutes les exactions, de même que contre tous les crimes, il n'y avait aucun recours; et si quelque malheureux habitant osait supplier un officier de vouloir bien intervenir pour épargner une vie, ou pour protéger des biens il ne recevait d'autre réponse, quand il n'était pas accueilli par des menaces, qu'une invariable formule, accompagnée d'un sourire, et mettant sur le compte des fatalités inévitables de la guerre les affronts les plus cruelles.

(La suite à demain.)

AUTOMOBILES A VENDRE.

REG NEUVE... 920  
REG OCCASION... 600  
PEE BLESS... 2300  
CAMION DE 3 TONNES... 2100  
FARMCHILD AUTO CO.  
10 sept-1 an

EMPRUNTS A 5 POUR CENT.

PEUVENT ETRE OBTENUS POUR ACHETER, CONSTRUIRE OU AMELIORER LES PROPRIETES. VOUS FAITES LES PaiEMENTS COMME VOUS PAVEZ LE LOYER. Ecrivez NOUS POUR LES CONDITIONS. E. GRANT, 200 BATTISE MACHÉFA, NELLE-ORLEANS, LNE.  
18 fév-1 an

Table with 2 columns: Item name and price. Includes N. O. City and Lake R. R. 54, St. Charles Street R. R. 46, Texas P. and L. Co. 1st mtg. 54, Miscellaneous - Alden Mills, 1st mtg. 68, State and City - City 45, Public Improvement, 1950 91, Public Improvement, new 93 1/2.

CHEMINS DE FER.

Le Train de New York... 7:30 P. M. DIRECTEMENT A la 32me rue et la 7me Avenue Un lit de Broadway. Eclairé à l'Electricité. Excellent Service de Wagon Restaurant.

Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumements 1108-1112 RUE NORD REMPARTS PHONE HEMLOCK 408

BULLETIN FINANCIER. Change. Nouvelle-Orléans - Sterling, com'l, 60 jours... 68 1/2, Sterling, bank, 90 jours... 68 1/2, Francs, com'l, 60 jours... 51 1/2, Francs, bank, 60 jours... 51 1/2, Reichsmark, com'l, 60 jours... 94 1/2-10, New York, com'l, à vue... 100 dia, New York, com'l, à vue... 100, New York à vue, ferme, New York à vue, ferme, New York - Sterling, com'l, 90 jours... 68 1/2, Sterling, bankers, demand... 68 1/2, Sterling, com'l, 60 jours par rept... 68 1/2, Sterling, com'l, 60 jours par pvt... 68 1/2, Francs, bankers, demand... 51 1/2, Francs, com'l, 90 jours... 51 1/2, Francs, com'l, 60 jours... 51 1/2, Francs, com'l, 60 jours, Swiss... 52 1/2, Reichsmark, à vue... 94 1/2, Reichsmark, com'l, 60 jours... 94 1/2, Reichsmark, com'l, 90 jours... 94 1/2, Guilders, com'l, 90 jours... 39 1/2-10.

VENTES.

Entre 10 a. m. et 1.15 p. m. - \$10,000 City 45... 98, \$500,000 Improvement, 1950... 91 1/2, \$1,000,000 N. O. Ry. and L. Co. 45... 79, \$100,000 American... 91 1/2, \$100,000 Houston I. and P. Co. 54... 94.

BONS DIVERS.

American Cities 5 1/2... 90, Birmingham Ry., L. and P. Co., ref. and et. 65... 97 1/2, 99, Edison El. Co., 1st mtg. 50... 101 1/2, 102 1/2, Fort Worth P. and L. Co., 1st mtg. 54... 95 1/2, 100, Houston L. and P. Co., 1905 1st mtg. 55... 93 1/2, 95 1/2, Knoxville Ry. and L. Co., ref. and et. 54... 83 1/2, 86, Little Rock Ry. and El. Co. 65... 100, 100 1/2, Little Rock Ry. and El. Co. 55... 102 1/2, Memphis St. Ry. Co. 54... 91, 92, Meridian L. and Ry. Co., 1st mtg. 55... 91 1/2, 91, Nashville Ry. and L. Co. 54... 90, 90, N. O. and Carrollton R. R. 34... 104, N. O. City R. R. 1st mtg. 50... 100, N. O. Ry. and L. Co. 45... 79 1/2, 79 1/2.

DEMANDES.

ORLEANS AUTO SCHOOL - Pour \$10 de paiement, nous vous donnons un cours complet qui vous met en mesure de conduire et de réparer les voitures automobiles. Nous vous procurons un permis de chauffeur et nous vous fournissons de l'emploi. 636 rue Julia. 22 sept-1 an

PERSONNEL.

APPRENEZ A DANSER CORRECTEMENT. Instruction privée et individuelle donnée par le professeur G. G. Sedano dans toutes les dernières danses. Académie 581 rue Royale. 6 oct-11

DANSES à la Washington Artillerie, tous les mercredis, samedis et dimanches. Entré 75 cent-11

Excursions (Trains de Plaisir) Tous les Dimanches A LA PAROISSE DE SAINT TAMMANY Le climat le plus salubre des Etats-Unis. Trains de plaisir à Bogalusa, "LA VILLE MAGIQUE DU SUD."

Excursions (Trains de Plaisir) Tous les Dimanches A LA PAROISSE DE SAINT TAMMANY Le climat le plus salubre des Etats-Unis. Trains de plaisir à Bogalusa, "LA VILLE MAGIQUE DU SUD."

LIGNE FRANÇAISE Compagnie Générale Transatlantique SERVICE POSTAL Prochains départs pour le HAVRE NIAGARA... 13 fév., 3 p. m. ESPAGNE... 29 fév., 3 p. m. CHICAGO... 27 fév., 3 p. m. Pour tous renseignements s'adresser Aux bureaux de la Compagnie, F. J. ORFILA, AGENT GÉNÉRAL. 302 rue Commerce, Nouvelle-Orléans.

CHAMPAGNE LOUIS ROEDERER REIMS (Exigez l'Étoile Comme Garantie) PAUL GELPI & FILS AGENTS 227 Rue Decatur Nouvelle-Orléans

duisant à travers la vallée, au manoir ruiné des O'Donnell. Voudrait-il? Le comte, qui l'observait, souriait ironiquement au fond de son cœur. — Non, ma chère, disait-il en lui-même, les jolis yeux se fatiguent inutilement. Il ne viendra pas. C'est un beau et brave garçon, mais tu l'as vu hier pour la dernière fois de ta vie! — Il se levèrent de table... l'heure du départ était venue. Alors Cecil trouva du courage dans son désespoir même, et elle dit, avec un violent effort sur elle-même: — Papa, est-ce que M. O'Donnell sait que nous...? Elle s'arrêta, incapable qu'elle était d'achever cette phrase qu'elle venait de commencer. — M. O'Donnell? fit son père avec une urbanité écaillante. Je ne suis pas bien sûr de lui avoir dit hier que nous partions aujourd'hui. En tous cas, je lui laisserai un mot pour lui exprimer nos remerciements et lui faire nos adieux. Naturellement, il n'était pas nécessaire de l'instruire de mes projets... C'est vraiment un beau garçon et qui est très supérieur aux paysans qui l'entourent, quoiqu'il soit peut-être un peu présomptueux. Allons Cecil, les chevaux attendent et le temps marche. Que pouvait-elle dire? Que pouvait-elle faire? Le charmin, l'amour, le regret, le remords se livraient un combat acharné au fond de son cœur. Hélas! qu'allait-il penser d'elle?

Comme elle allait lui paraître ingrate et basse! Que son père était méchant et cruel de ne pas l'avoir avertie la veille avant qu'il fût parti afin qu'elle pût au moins lui dire adieu. Ils atteignirent la rivière, tranquille maintenant, dans les flots de laquelle il avait risqué sa vie avec tant d'héroïsme pour sauver la sienne! Devant eux se pressaient les tours sombres et isolées et les arcs-boutants du château si formidables jadis. Elle revoyait l'endroit où elle s'était assise autrefois, à côté de lui, pour desirer les ruines. Et maintenant! ils allaient être séparés, séparés pour jamais, sans avoir pu échanger une parole d'adieu! — Ils avançaient. Ils étaient arrivés au pied du château. Jusque-là, Cecil avait à peine prononcé quelques paroles. Tout le long du chemin elle avait cherché des yeux, mais cherché vainement à l'apercevoir. Ils dînèrent à Ballynahaggart et partirent dant l'après-midi pour Ennis-Killen. Ils n'y séjourneront qu'une nuit et deux jours après ils étaient à Londres. Ils restèrent huit jours dans la capitale, dans la demeure d'un ami. Le comte, en rentrant un soir pour dîner, appela sa fille pour lui faire part de plusieurs nouvelles qu'il venait d'apprendre. Il avait rencontré ce jour-là dans Béal Street l'homme qu'il attendait,

le moins à trouver... leur jeune ami d'Irlande, Edmond O'Donnell. Cecil était assise à la fenêtre de sa chambre d'où ses regards se promenaient sur la rue déjà assombrie par l'approche de la nuit. En entendant prononcer ce nom, elle se retourna brusquement. Comme elle avait pâli et maigri dans l'espace d'une semaine! Comme ses yeux, naguère si brillants, s'étaient ternis! Pour l'instant, un nouvel éclair vint les animer et sa figure prit tout à coup une expression d'allégresse. — Papa, tu as vu Edmond, dis-tu? — Oui, ma chère enfant, et je lui ai trouvé très bonne mine, je l'ai prié de venir nous voir... Je lui ai dit que tu serais très heureuse de sa visite... que tu étais très chagrine d'avoir quitté l'Irlande sans avoir pu saisir l'occasion de lui faire tes adieux, et malgré tout, il a refusé! — Quoi, il a refusé! — Oui, et même d'une manière très impolie. Il m'a dit qu'il n'avait que huit jours à passer à Londres, et que tout son temps était pris d'avance. Il ne m'a même chargé d'aucun compliment pour toi. Il semblait tout plein de la joie puérile que lui causait sa situation actuelle. Il part pour Alger, m'a-t-il dit, pour prendre du service sous le drapeau de la France. Ces têtes chaudes d'Irlandais sont toujours dans l'enthousiasme quand il s'agit d'aller se battre. "Il semblait très gai et tout effaré de se sentir échappé de son manoir;

mais il aurait pu tout de même, je crois, trouver le moyen de nous rendre visite ou de te faire dire quelque chose. Mais ces gaillards-là ne pensent plus à vous dès que vous n'êtes plus sous leurs yeux. Ils iraient au diable pour vous rendre service, mais ils vous oublient aussi facilement dès que vous avez tourné les talons. Un silence glacial fut toute la réponse de Cecil. Le comte essaya d'observer le visage de sa fille, mais elle n'était pas tournée de son côté, et le crépuscule, qui épaississait de plus en plus, le lui dérobait. Il n'avait pas besoin d'avoir peur. Elle était courageuse comme le sont les jeunes Anglaises. Ses yeux jetaient des éclairs, sa petite main s'était crispée, ses dents étaient serrées, les uns contre les autres. Elle l'avait tant aimé, qu'elle avait quitté Ulster et maintenant qu'il était à Londres, il refusait de venir la voir, il avait causé avec son père sans même le charger de la rappeler à son souvenir; au moment de s'en aller pour toujours, peut-être, il n'avait pas trouvé le temps de venir lui dire adieu! Elle avait pensé à lui pendant le jour et rêvé à lui pendant la nuit; et voilà comment il l'en récompensait! — Je ne penserais plus jamais à lui, jamais, se disait-elle intérieurement. Je suis aise, bien aise qu'il ne sache pas combien je... je l'aime! Puis elle ajouta, avec un grand sou-

Je ne penserais plus jamais à lui! Si je le puis! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à partir de ce moment, jamais son nom ne sortit de ses lèvres et que, petit à petit, l'éclat de ses yeux reparut, qu'elle retrouva le timbre joyeux de son rire d'enfant, et que la reine Blanche redevenait brillante et gaie comme autrefois. Le rêve de jeunesse et d'amour était venu et s'en était allé; il était né, puis était mort de sa mort naturelle, et de décentes obsèques lui avaient été faites. Mais ce qu'il y avait de certain, c'est qu'aucun autre rêve n'était venu remplacer celui-là. Des hommes recommandables à tous égards avaient adressé leurs hommages à la jolie fille de lord Ruyland; ils avaient déposé à ses pieds leurs noms, leurs titres, leur cour, leurs fortunes et leurs couronnes, et elle avait tout repoussé. Personne ne s'expliquait sa conduite. On se demandait ce que cela signifiait, ce qu'elle attendait. Elle-même en éprouvait une sorte d'étonnement et de fatigue. Pourquoi ne pouvait-elle rendre à personne un peu de cet amour qu'on lui prodiguait avec tant de libéralité? Des hommes dont l'attachement et le nom auraient honoré les femmes les plus haut placées à tous égards, lui avaient offert leur main et elle n'en avait point voulu. Beaucoup d'entre eux avaient excité sa pitié et son orgueil; pas un seul n'avait touché son cœur.

Son père, tout à fait résigné, la regardait faire sans impatience. Aucun de ses admirateurs n'était plus riche que son favori, sir Arthur Tregenna. Elle épouserait sir Arthur Tregenna quand le moment serait venu. Pendant toutes ses années de conquêtes, de triomphes, de plaisirs, elle n'avait pas entendu parler de son héros, et il ne lui avait pas fait parvenir de ses nouvelles. Depuis longtemps peut-être, une tombe avait été creusée pour lui sous le ciel brülant de l'Afrique. Mort ou vivant, en tous cas il était à jamais perdu pour elle. Elle en était même venue à sourire en pensant à cette jolie poétique et folle idylle de sa première jeunesse, en se rappelant quel héros Edmond avait été pour elle... avec quel bonheur elle eût tout sacrifié à l'amour quelle éprouvait pour lui... et en se disant combien sont sottes les jeunes filles à seize ans, quand elles sont amoureuses. A Continuer

Cambricoleur à l'oeuvre

John J. McDermott, vendeur de foin et d'avoine, au coin de l'avenue Tulane et la rue Howard, surprit hier à midi, un cambrioleur, qui, à l'aide d'un tourne-vis, essayait d'ouvrir un des tiroirs de son coffre-fort, qui contenait 243 dollars en billets. Le cambrioleur réussit à se sauver, avec l'aide de deux complices.